

Dossier de presse

LE THEATRE DES TREIZE VENTS

présente

"LA CLE"

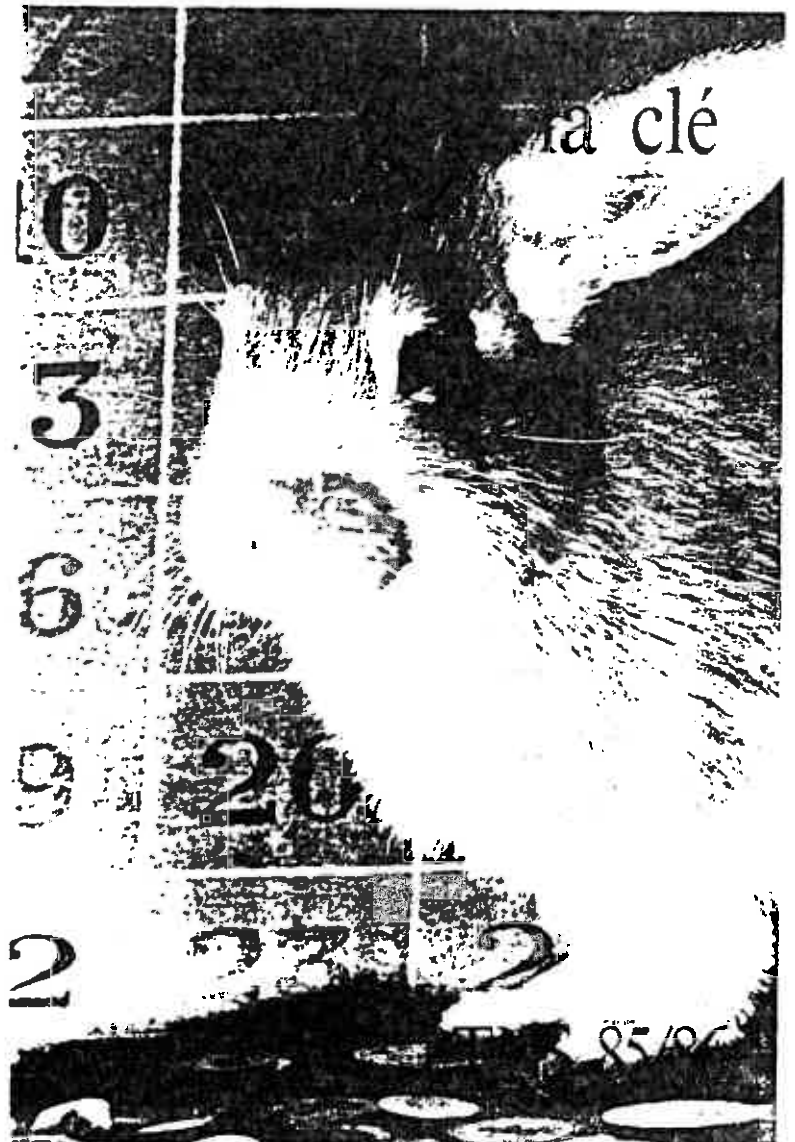
d'Eugène Labiche

Mise en scène de Jacques LASSALLE
par le Théâtre National de Strasbourg

THEATRE MUNICIPAL DE BEZIERS

Mardi 9 Décembre 1986

21 H.



La Clé est la dernière pièce qu'ait écrite Eugène Labiche, en collaboration cette fois avec Alfred Duru. On est en 1877. Labiche a soixante-deux ans. Il a beaucoup écrit, s'est essayé à tous les genres, a connu tous les succès. La Comédie-Française par deux fois déjà (avec *Moi*, puis *la Cigale et la Fourmi*) l'a inscrit à son répertoire, sans que d'ailleurs l'expérience ne parût vraiment décisive. Flaubert, toutefois, puis Zola, le reconnaissent. Il lorgne l'Académie. «Je ne savais pas qu'on y était nourri», assure-t-il. Le temps des hommages officiels semble venu. Serait-il temps pour lui de se retirer? Labiche, qui s'était tellement identifié au Second Empire, ne se reconnaît plus dans les «aspirations» de la République commençante. La défaite de Sedan l'a surpris et navré. Il a perdu confiance en sa classe. Le «bourgeois», son personnage, son frère, son autre lui-même, l'a trahi. Les «prolétaires» l'épouvantent, et le seul fait d'imaginer de possibles lendemains aux «désordres» de la Commune, empoisonne ses digestions. Son public même, le déconcerte. Que trouve-t-il donc, ce cher public, qui ne soit pas ennuyeux, aux thèses scientifiques de l'école naturaliste ou, à l'inverse, aux opérettes patriotiques de Lecoq. «Après l'âge d'or, l'âge de fer?» s'interroge Rinçonnet, «l'anti-héros» de *la Clé*, et sans doute Labiche avec lui. *La Clé*, justement, ne «marche» pas très fort au Palais Royal, ni dans sa première version, présentée en quatre actes, ni dans la seconde, curieusement perdue, ramenée par les auteurs à trois actes. Ce demi-succès détermine la décision de Labiche. Avec dignité, - en a-t-il jamais manqué? - il opte pour la retraite. Comment pourrait-il accepter de devenir un «vieil auteur démonétisé»?

Oui, comme il est dit à la fin de l'acte III, après que Rinçonnet, à la lettre déculotté par son «double» Cornador, ait quitté le jardin d'acclimatation pour affronter ailleurs les ultimes outrages de sa descente aux enfers, «on ferme». Il est temps. Labiche part pour son imposante propriété de Sauvigny, en Sologne. Il lui reste douze ans à vivre. Il en fera bon usage. Le propriétaire terrien plante des arbres - que déciment, encore eux, les lapins, mais ceux-là ne sont pas du Pérou -, et gère au mieux les intérêts de ses administrés, car il est devenu entre-temps maire de sa commune. Le père marie ses enfants. L'écrivain publie un «théâtre complet» qui l'est finalement fort peu: cinquantes pièces retenues contre cent quatre-vingt jouées, mais il annonce une nouvelle série qui ne verra jamais le jour. *La Clé* ne figure pas dans ce premier recueil. Choix délibéré ou inconsciente rancune? On ne sait. En tout cas, l'œuvre de création est terminée. Labiche n'y ajoutera qu'un éloge au bon Monsieur de Sacy, à l'occasion de son entrée à l'Académie, et quelques discours prononcés aux banquets annuels de l'association des anciens élèves du Lycée Condorcet, j'allais dire Cornador et Agenor obligent, Vaucombier. Et, à l'approche de la mort, il commence son testament par la formule: «Voici mes premières volontés». Faut-il entendre vraiment ou s'amuse-t-il encore?

Jacques Lassalle
(extrait d'un article paru dans TNS n° 12)

L A C L E

Eugène LABICHE

Mise en scène..... Jacques Lassalle
Décor et costumes..... Alain Chambon
Assistant à la mise en scène..... Bernard Habermeyer

avec, par ordre alphabétique :

Un gardien, un agent, un domestique... Arsène Altmeyer
Agénor..... Daniel Briquet
Cornador..... Paul Bru
Christiana..... Véronique Choquet
Le Prince Poupoulos..... François Clavier
Rinçonnet..... Jean Dautremay
Agathe Rinçonnet..... Emmanuelle Grangé
Clapotte..... Anne Marengo
La Baronne..... Frédérique Meininger
Le Baron..... Jean-Claude Perrin

Régie générale..... Jean Jacquemond
Musique..... André Roos
Son..... Raymond Burger
Lumière..... Jean Vallet

Nouvelle Production du TNS

Grande salle du lundi 5 mai au samedi 24 mai 1986
à 20h30 (sauf mercredi à 19h30)

Le spectacle sera présenté au Théâtre National de Chaillot
Salle Gémier à Paris puis en tournée en province pendant
le 1er trimestre de la saison 1986/87.

PAR LE TROU DE LA SERRURE

Ce qu'il y a de troublant dans une pièce comme La clé et qui lui confère une place tout à fait particulière dans l'oeuvre de Labiche, c'est ce qu'on pourrait grossièrement appeler l'adéquation de la forme au propos. Au Théâtre du Palais-Royal où elle fut créée, avec sa scène frontale à l'italienne encadrée par le manteau d'Arlequin et ses loges en bonbonnière, le regard du spectateur se trouvait littéralement propulsé dans le décor réaliste d'un salon bourgeois comme si, selon la fameuse formule d'Antoine, le quatrième mur de cet espace clos avait été abattu ; ou plutôt comme si le vaudeville -- et c'est ce qui justifierait par exemple les nombreux effets de caleçonnade -- devait obligatoirement assigner au spectateur un statut de voyeur, invité à suivre par le trou d'une imaginaire et gigantesque serrure le déroulement d'un spectacle interdit, puisqu'il déshabille au grand jour les turpitudes les plus intimes et les plus secrètes d'une classe sociale, la bourgeoisie, qui passe le plus clair de son oisiveté à les dissimuler derrière les portes et les murs.

Yannic MANCEL

Extrait d'un article à paraître dans le
numéro 12 du journal du TNS.

ON FERME

Ça biche dans la salle

Au TNS de Strasbourg, le maître des lieux, Jacques Lassalle, monte tranquillement « la Clé », ultime pièce d'Eugène Labiche. Les acteurs swingent, les spectateurs rigolent. La critique fait sa critique.

La dernière pièce écrite par Eugène Labiche – il avait 62 ans – s'intitule *la Clé*, tout simplement. La clé de quoi ? De la caisse, que Madame Rinçonnet a confisquée à Monsieur depuis que celui-ci a osé non seulement la tromper mais surtout se laisser prendre pour ainsi dire sur le fait. Depuis, elle lui donne son argent de poche chaque mois. Monsieur est bien fâché.

A partir de cette situation somme toute banale, Labiche, aidé d'Alfred Duru fait entrer en piste le neveu du Monsieur, Agenor, perturbé par un pucelage tardif, un banquier cavaleur, un baron et une baronne tenanciers de tripot, un prince russe « de Courbevoie », une jeune femme très légère. Juste ce qu'il faut de rebondissements et pas trop comme il put arriver à Labiche dans quelques-unes des 159 pièces au bas mot qu'il écrivit.

Les scènes se passent, successivement, dans le salon des Rinçonnet, dans le tripot du baron, au Jardin d'acclimatation et, pour finir, à nouveau dans le salon des Rinçonnet. Le décorateur, Alain Chambon n'a pas hésité à réutiliser – avec succès – le bon vieux truc des théâtres d'antan : les panneaux pivotants (à vue) pour transformer le plateau. Ce qui permet de garder à l'esprit que tout cela n'est peut-être qu'un mauvais cauchemar, que le tripot, le Jardin d'acclimatation et les avatars que subit ce pauvre Rinçonnet n'existent que dans son esprit troublé.

Seconde mesure de « réhabilitation » – ou mesure salutaire pour faire du neuf avec du vieux – la verticalité de la scénographie du second acte, celui du tripot. C'est par une échelle en fer que Rinçonnet et son neveu débarquent sur le plateau-salon du baron et ils descendent dans la salle de jeu un peu comme dans un égout, un trou cerné d'une barrière de fer, ou comme en enfer « *Entrons dans la fournaise* » dit Rinçonnet. La fumée monte du tripot...

Domage que les éclairages n'apportent rien à ce décor : les lumières restent figées, souvent trop fortes, sans âme, comme si elles voulaient pousser la pièce vers les outrances du boulevard, alors que les comédiens

s'attachent à donner l'impression inverse, d'un jeu au service du texte, le donnant à entendre pour ce qu'il est, montrant simplement le plaisir qu'il peut donner à être joué.

Dans le rôle de Rinçonnet, Jean Dautremay. Ravi de Labiche (qu'il n'avait pas fréquenté depuis le théâtre universitaire en 65), passionné du rythme à trouver, de la précision qu'exige le texte « *qui devient incompréhensible si on le joue trop lentement* », sidéré par l'ampleur du personnage « *qui traverse la pièce de manière exemplaire. C'est un type, comme Alceste ou Figaro* ». Il sert Rinçonnet avec passion, tour à tour gros bébé obscène, pantin lâche, donnant sans compter mouvements de cou, hoquets, regards et piétinements.

Dautremay-Rinçonnet change de taille et de carrure selon ses interlocuteurs, n'en donne jamais trop mais joue avec générosité, laissant percevoir sous les ficelles de Labiche, la finesse de sa perception des caractères humains. Autrement dit, Dautremay, sans jamais jouer la marionnette nous montre l'ampleur du désastre de ce pantin bourgeois insauvable que peint Labiche. Tout comme Emmanuelle Grangé (Mme Rinçonnet) réussit avec vigueur à camper la bourgeoise terrifiante.

Dans le rôle du neveu Agenor, Daniel Briquet : son pantalon trop court (la seule erreur du costumier Chambon) n'était pas nécessaire : le texte et l'interprétation de l'acteur montraient assez clairement que ce jeune nunuche manque d'ampleur et de discernement. Son costume le souligne un peu trop. Mais dans son ensemble, la distribution semble bien rigoler en scène, autant que le public dans la salle.

En sortant de leur loge, contraints de tenir compagnie aux voyageurs-abonnés au Trans-Europe express de 2h12, assis aux tables de l'incontournable *Ecrin*, ils rigolent encore, heureux de jouer Labiche, célébrant ce symbole de l'horlogerie française, ancêtre de Raymond Devos, génie du rythme théâtral.

Paul Bru (le banquier Cornador) en blouson Lacoste rouge invente même une réplique que Labiche ne dés-

avouerait pas : à Dautremay, content d'avoir enfin un public dans la salle (« *on n'avait personne en face de nous pendant près de trois mois* ») : « *Personne ! t'as de ces mots !* » Rendant ainsi hommage à la présence farouche pendant les répétitions du metteur en scène Jacques Lassalle, présentement absent pour cause d'opéra à Montpellier.

Véronique Choquet (Christiana) est elle aussi convaincue de l'importance du public : le seul élément à rester souple dans le système Labiche. « *Il faut être drôle sans l'être, tout maîtriser. Restent les réactions du public qui changent tous les soirs. Ils ne rient jamais tous ensemble et jamais aux mêmes moments.* » Elle fait quand même l'unanimité lors de sa tirade au Jardin d'acclimatation : « *L'incendie... L'incendie qui ne pardonne pas... La ferme n'est plus qu'un monceau de cendres... Tout s'est écroulé, il ne reste plus que le second étage.* »

Marion SCALI

TNS Strasbourg (16) 88 35 63 60 « *La clé* » sera donnée au théâtre de Chaillot à Paris du 25 septembre au 18 octobre



7 mai 1986

TNS

« La clé » de Labiche

Jacques Lassalle avait annoncé un cauchemar enjoué. C'est pire que ça : Une fête méchante...

« Emilia Galotti », tragédie bourgeoise, avait ouvert la saison du TNS. Et c'est une comédie bourgeoise, mise en scène toujours par Jacques Lassalle, qui clôt le cycle des créations de la saison au Théâtre national de Strasbourg: « La clé », d'Ernest Labiche. Sa dernière pièce. L'auteur alors, en 1877, a soixante-deux ans. S'apprête à jeter l'éponge, dans un monde qui finit de le fatiguer, dans une société dont les désordres décidément le déconcertent, et qu'il ne reconnaît plus. Où il ne se reconnaît plus. Un voyage au bout de la nuit, dit Lassalle. Une descente aux enfers. Mais que l'on se rassure: Labiche voyait gai. Et Lassalle promettait un cauchemar enjoué. C'est pire que ça. Une fête méchante.

Un Labiche démoralisé par son époque, monté par un metteur en scène que l'environnement économique et idéologique du moment, autant que son humeur naturelle, porte à la gravité plutôt qu'au divertissement: Y'a pas qu'au théâtre de Labiche que l'on ferme des jardins, ou des théâtres, justement. Et tout se passe comme si l'un et l'autre, Labiche et Lassalle, se faisaient un peu violence. Labiche en faisant rire encore une fois, quand même. Lassalle en faisant rire enfin, malgré tout. Et le malheureux héros de « La clé » tient évidemment de l'un et de l'autre.

C'est Rinçonnet, interprété par Jean Dautremay — qui nous revient à point nommé pour assumer ce double héritage, et cette humeur crépusculaire si typiquement lassallienne: si Jacques Lassalle aime la dernière pièce de plus d'un auteur, c'est dit-il pour cet air de mélancolie qui y vient soupçonner l'œuvre accomplie, qui y vient soupçonner sur le tard un travail qui jusque-là avait donné sens et plaisir à toute une vie. Dautremay est évidemment excellent. Pire encore. L'acteur paraît être habité toujours par les états d'âme un peu misérables du Professeur Taranne, dans la pièce d'Adamov que Lassalle avait mise en scène l'an passé.

Du personnage d'Adamov au Rinçonnet de la pièce de Labiche, Jacques Lassalle observe comme une communauté de destin: l'un et l'autre, rappelle-t-il ici, font partie de l'étonnante cohorte des humiliés et offensés de l'histoire du théâtre. Ils s'appellent



*Le Rinçonnet de Jean Dautremay. Avec Emmanuelle Grangé.
(Photo Denis Berthier)*

Ruzzante ou Arlequin, Dandin et Pourceaugnac, Schweik ou Charlot ou Vladimir et Estragon. Attendent Godot. Prennent des coups, n'y comprennent rien, ou pas grand-chose, plongent au fond de l'abîme, y survivent encore.

Ce qu'il advient au Rinçonnet de Labiche? Agathe, sa femme, tient les cordons de la bourse. La clé du coffre. Lui verse une maigre pension et lui interdit son lit. Il fait des dettes, perd au jeu et s'effondre: la rente et le jupon — les deux mamelles de la société bourgeoise de Labiche — lui font ensemble défaut et son cauchemar commence. Vécu, ou rêvé en noir et blanc. Dans l'enfer du jeu et de l'alcool. Dans le décor fantastique et bientôt cauchemardesque du Jardin d'Acclimatation, à deux pas des lapins du Pérou...

Les changements à vue des malins décors d'Alain Chambon suggèrent habilement ces dérapages contrôlés entre le réel et la fantasmagorie. Et les acteurs en font autant, qui glissent d'un univers à l'autre, en autant de figures inquiétantes ou corrompues. Plus rouées les unes que les autres. Emmanuelle Grangé y est une parfaite

Agathe et chacun dans ce cauchemar éveillé fait excellente figure. Daniel Briquet, François Clavier, Anne Marengo, Paul Bru, Véronique Choquet, Frédérique Meininger, Arsène Altmeyer et Jean-Claude Perrin...

Lassalle, lui, est tout entier à ce rendez-vous et cette « Clé » est bien à ses couleurs — sévères et sombres. Adamov et « Taranne », Marivaux et « L'heureux stratagème », Lessing et « Emilia Galotti », Labiche et « La clé »: c'est un théâtre, toujours, de la crise. De la crise d'identité, dit Lassalle. « Mais notre manière cette fois-ci est bien de voir gai. Notre arrière-pensée est le plaisir et la gaieté. » Et c'est vrai. La pensée, elle, et la sensibilité qui courent sous le rire sont quelque part entre la cruauté et le désespoir: comme un poème intime et secret, et secrètement mélancolique. Un peu pire que ça.

Antoine WICKER

© Jusqu'au 24 mai au Théâtre national de Strasbourg. Puis au théâtre de Chaillot à Paris. Et en tournée à l'automne.